LE MAUVAIS PIALAT

Pialat est un bon, mais pas là. Le *Van Gogh* de Maurice Pialat est un mauvais Pialat. Le mauvais Pialat. Celui qui ne pardonne pas. Celui qu'on ne peut pas lui pardonner. Encore une fois, l'orgueil a fait des siennes. Le jour où les hommes comprendront que l'orgueil les empêche toujours d'atteindre leur but, ils y parviendront. L'intention de Pialat était excellente : casser l'image romanticarde de l'artiste pathétiquement maudit. Milos Forman avait bien essayé de dédiviniser Mozart ! Pialat veut montrer Van Gogh comme un peintre « normal » qui parle comme tout le monde, qui court le jupon, déconne et rêvasse : il n'a pas l'air très heureux mais les artistes sont si exigeants ! Un homme, quoi. Un homme à la Pialat, qui maltraite ses modèles comme le metteur en scène irascible sait, à coups de trique, sortir des acteurs le meilleur d'eux-mêmes (et surtout le meilleur de Pialat). Or, Van Gogh n'était pas un *homme*, *quoi*, encore moins un homme comme Maurice Pialat. C'était un martien jaune et sanguinolent qui faisait semblant de faire de la peinture pour oublier qu'il venait d'une autre planète. Si on appelle son film *Van Gogh*, il faut montrer ça. Sinon, on appelle ça *Georges Dubois, artiste-peintre impressionniste méconnu*.

Pialat croit peut-être qu'il n'y avait que sa manière pour ne pas retomber dans l'hollywooderie à la Vincente Minelli avec

Kirk Douglas (entre parenthèses excellent). A-t-il seulement vu ce qu'a sorti de sa vieille carcasse de Jap usée l'immense Kurosawa l'année dernière dans un de ses *Dreams* ? Une féerie délicieusement colorée où la peinture de Vincent s'anime en grâce, et où c'est Martin Scorsese qui interprète lui-même, dans le sketch de son « confrère », le rôle de Vincent, avec le chapeau de paille, le pansement sur l'oreille et toute l'image d'Épinal transgressée sur place, à notre plus grande joie...

Chez Pialat, nous sommes loin du compte. Pendant deux heures et demie, seuls mes ricanements m'ont empêché de m'endormir. Le mot « truisme » en serait un pour définir les scandaleux clichés que Pialat écrase sur sa pauvre toile. Exactement comme sa grosse main bourrue (mais tendre) que l'on voit doubler celle de Vincent dans les scènes où ça peint. Au couteau, bien pâteux, lourdingue, cuisinant le ciel bleu : Pialat en fout partout de sa crème de vanité. Bresson, dont c'est également la propre main qu'on voit rédiger le Journal de son curé de campagne était, dans son film, plus discret. Pour fuir la véracité méprisée, Pialat tombe dans l'insipidité de dialogues « anti-littéraires » (il ose nous dire, au cas où l'on ignorerait Élie Faure ou André Suarès, qu'un écrivain ne sait pas écrire sur la peinture !), qui finissent, au bout d'un quart d'heure, par sonner comme les pires conneries (inspirées sans aucun doute par la jalousie et la sénilité) à propos de l'art et de la condition de l'artiste. Moi, ça ne me gêne pas que Van Gogh dise « merde », mais si ça l'empêche de dire : « chaque fois que je regarde un tableau de Rembrandt, je crois en Dieu », c'est emmerdant.

Quand ça l'arrange, Maurice Pialat en pique par-ci par-là, des phrases, dans la correspondance de Vincent, mais pas celles qui peuvent éclairer le personnage sur son humanité ou son art : toujours celles qui l'assombrissent au contraire, celles qui l'enfoncent dans sa mélasse mentale de peintre

paumé à la campagne, chaperonné par un entourage de petits bourgeois qui s'expliquent mal ses silences. Ainsi Pialat entend choper l'émotion, mais l'émotion est déjà loin, comme un vol de corbeaux dans des nuages trop gris... Seul Jacques Dutronc tente désespérément d'en faire éprouver, en laissant croire à travers la caméra à son metteur en scène, qu'il est enfin convaincu que de l'avoir choisi pour ce rôle n'est pas une fausse bonne idée (alors que c'en est une, et une des plus fausses bonnes de ces dernières années cinématographiques).

J'aime beaucoup Dutronc, mais pas là. Il n'est pas bon en Van Gogh parce qu'il n'est ni Van Gogh ni le contraire de Van Gogh. Premier étonné de se retrouver dans cette galère, il a vraiment l'air de l'acteur battu par le vilain cinéaste. Il va faire ça encore longtemps, Pialat ? Au moins, chez Clouzot, ça ne se voit pas à l'écran que le comédien est martyrisé. Ici, Dutronc apparaît comme une victime de Pialat, et si c'était pour mieux montrer que Van Gogh était une victime de soi-même, je le dis tout de suite : c'est raté.

Le contre-emploi est un art, Pialat en fait un paradoxe. Déjà dans *Sous le Soleil de Satan*, j'avais trouvé son parti pris de débernanoser systématiquement le bernanosisme de Bernanos un peu douteux. C'est tellement facile, pour faire vrai, de voler des moments « de grâce » aux acteurs quand ils se détendent entre deux prises. Ça ne suffit pas pour donner de la vie à un film censé retracer les trois derniers mois d'un grand artiste. Tout est faux, au contraire. Plus on veut faire vrai, plus on a tout faux. En voulant éviter le pathos ultra-célèbre de l'oreille coupée, Pialat tombe dans le ridicule : on ne voit plus que ça : l'oreille non coupée ! Elle a peut-être été coupée au montage ? En tout cas, dans le film fini (Cannes n'a eu droit qu'au brouillon pour qu'on murmure bien partout que ça allait être un « chef-d'œuvre »...),

elle a repoussé la fameuse oreille !... Tout aussi toc, la grande scène au bordel parisien avec un Toulouse-Lautrec endormi au milieu des frimantes d'Épinay mal déguisées en putes du XIXe siècle. Quand un ami de Dutronc sort son accordéon ça frissonne un peu, mais si peu. Tout est faussement fausse couleur locale, et quand Pialat, pour les happy few, fait intervenir Suzanne sans dire aux autres que c'est Valadon, un modèle à l'époque pas encore peintresse et mère d'Utrillo, j'ai honte, vraiment honte pour le mauvais Pialat.

Pialat fait partie de ces « bons mauvais » (il existe aussi des « mauvais bons ») qui sont au bord du Truc sans y tomber, à cause de leur mépris foncier de la littérature, de la musique, de la peinture, ces autres arts « majeurs » dont ils crèvent dans leurs petits ghettos de cinéastes pas sûrs d'eux.

C'est facile de faire de l'art au cinéma, il suffit de ne rien voler aux autres. Ça, Pialat vient d'en faire la tragique inexpérience. En nous démontrant, avec *Van Gogh*, qu'il ne comprend rien à la peinture, il a régressé au cinéma. *Nous ne vieillirons pas ensemble* nous en a cent fois plus dit sur la vie, donc sur la peinture aussi, que cette mauvaise bluette mal pervertie. Loulou était plus van goghien que le personnage de Vincent dans son dernier film.

Allez, ça suffit. Que Pialat se console avec l'unanimité ! S'il ne fait pas mieux la prochaine fois, je crois pouvoir affirmer qu'il ne fera pas pire. *Télérama* trouve ça « génial ». Ça devrait confirmer à tous que c'est mauvais. À Pialat, le premier. Hélas, je crains qu'il soit devenu si méprisant qu'au fond de lui ça doit lui faire plaisir. Seul Van Gogh, qui s'était retourné un instant dans sa tombe, peut tranquillement se rendormir sur son oreille et demie.

L'Imbécile de Paris n° 5, décembre 1991.